

Les *Amants* du
Grand Dérangement

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Monast, Marie Louise, 1953-
Les amants du Grand Dérangement
ISBN 978-2-89585-335-0

1. Déportation des Acadiens, 1755 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.
PS8626.O522A62 2013 C843'.6 C2013-940883-5
PS9626.O522A62 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

En couverture :

Parcs Canada / Image de Claude Picard (“Embarkation”)

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d’impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l’aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l’aide financière du gouvernement du Canada
par l’entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d’édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marie Louise Monast

Les *Amants* du
Grand Dérangement



LES ÉDITEURS RÉUNIS

DE LA MÊME AUTEURE

La Bolduc, «*Le violon de mon père*», roman historique, Les Éditeurs réunis, 2012.

Le vent dans les voiles, nouvelles, collection «Je plume et tu pinceaux», Éditions Aveline, 2010.

Je, tu... ils, poésie, collectif «Bons baisers de partout», The Book Edition, 2010.

Pour l'amour de San, roman, Éditions Passionata, 2010 (paru originellement sous le titre *Rose au clair de San*, Les nouveaux auteurs, 2007).

Monomane, finaliste au concours Prix littéraires Radio-Canada 2005, catégorie «Nouvelles».

À ma fille Marie-Angélique...

NOTE DE L'AUTEURE

Ce roman historique est fidèlement inspiré de *Evangeline, A Tale of Acadie*, un émouvant poème épique de 1 400 vers écrits en hexamètres. C'est l'Américain Henry Wadsworth Longfellow qui a créé et publié en 1847 cette magnifique histoire d'amour au cœur de la déportation des Acadiens, aussi appelée le Grand Dérangement. Bien que la plupart des personnages dans ce présent livre soient issus de l'imagination de Longfellow et de la mienne, d'autres, par contre, ont réellement vécu, tels l'abbé Jean-Louis Le Loutre, les curés Charles de La Goudalie et Claude-Jean-Baptiste Chauvreux, le notaire René Leblanc, le gouverneur Charles Lawrence, le lieutenant-colonel John Winslow, Isaac Deschamps – un ami huguenot de la marine royale britannique qui a traduit en français la proclamation de la déportation ; j'ai respecté l'authenticité de son texte dans le présent roman –, le révérend David Zeisberger, le général Amherst, le commandant George Washington, le gouverneur Dunmore de Virginie. Il est important de comprendre que j'ai romancé l'existence de certains d'entre eux aux seules fins d'écrire cette œuvre.

De plus, même si à l'époque on parlait le vieux français, j'ai choisi la langue d'aujourd'hui pour la rédaction de cet ouvrage. Toutefois, j'ai conservé les termes du XVIII^e siècle « Nègre » et « Indien » pour « Afro-Américain » et « Autochtone ». Loin de mon esprit la péjoration, puisque c'était ainsi qu'on les identifiait.

Le regretté auteur-compositeur Michel Conte, décédé le 5 janvier 2008, s'est aussi inspiré de ce poème magistral pour écrire un de nos plus grands classiques français, chanté depuis par plusieurs artistes : Isabelle Pierre, Lyne Lapierre, Marie Williams, Annie Blanchard... Mais ce n'est nulle autre que Marie-Jo Thério qui, seule à son piano, m'émeut jusqu'aux larmes chaque fois que je l'entends interpréter cette chanson poignante. C'est aussi sa bouleversante exécution qui m'a incitée à vous offrir ce livre enluminé de sentiments et d'émotions analogues.

Un roman historique par son souvenir ; une légende emblématique par sa romance...

Chapitre 1

LE VILLAGE DE GRAND-PRÉ

— Vite, Évie! cria Gabriel en se retournant. Dépêche-toi donc!

— Ah, Gabriel! Ce n'est pas juste! Tu es plus grand et plus fort que moi. Tu as toujours une longueur d'avance.

J'arrivai tout essoufflée à ses côtés en hochant la tête. Mon ami pouffa aussitôt, puis il prit ma main pour le reste du court trajet à effectuer. Combien de fois avons-nous parcouru ce chemin de l'église Saint-Charles-des-Mines à la forge de son père? Et toujours, Gabriel s'amusait à me faire courir derrière lui.

Après les leçons de lecture, d'écriture et de chant, le bon père Charles de La Goudalie, notre curé du village, bénissait tous les enfants avant que ces derniers dégringolent dans le chemin en riant et en gambadant. Pour Gabriel et moi, c'était un rituel après les classes que de s'arrêter à la forge pour regarder son père travailler.

Basil Lajeunesse était un homme grand, costaud et bien sûr très herculéen pour manier avec autant de dextérité tous ces outils de métal. Il avait un visage noir de suie et d'énormes bras musclés. Ce géant empoigna facilement le sabot d'un cheval d'une main de maître, l'appuya sur sa cuisse comme un jouet pour y clouer un fer.

— Bonjour, monsieur Lajeunesse! le saluai-je une fois que le sabot fut bien ferré.

— Ah, bonjour, la belle Évangéline ! répondit-il en se redressant. Avez-vous été sages en apprenant votre leçon aujourd'hui ? s'enquit Basil d'une voix faussement autoritaire.

— Monsieur Lajeunesse, vous savez très bien que nous sommes toujours sages comme des images dans l'église.

L'homme me fit un clin d'œil en guise de réponse.

— Et toi, fiston, tu ne salues pas ton papounet ? demanda-t-il à son fils en essuyant ses énormes mains sur son tablier de cuir.

— Donnez-moi au moins le temps de le faire, cher papounet, répliqua Gabriel sur un ton quelque peu frustré.

Le colosse à la voix grasse et au cœur tendre regarda son garçon d'un air taquin.

— Et... ?

— Bien le bonjour, mon cher papounet, chantonna mon ami avec de grands gestes théâtraux.

— Merci, fiston ! Maintenant, je peux continuer mon travail le cœur en paix, conclut M. Lajeunesse, qui, en se retournant pour ranimer la braise avec le soufflet, se mit à siffloter un air folklorique de la Normandie.

Le bourdonnement de l'instrument nous faisait toujours rire. Souvent, nous nous amusions à imiter son bruit en nous gonflant les joues et en expirant l'air par secousses.

— Je l'ai fait mieux que toi ! commença mon ami pour me provoquer.

— Pourquoi dis-tu ça? J'ai fait la même chose que toi! me défendis-je.

— Mais moi, mes joues étaient plus grosses que les tiennes.

— C'est normal, Gabriel! rétorquai-je, exaspérée. Tu es un garçon et moi une fille.

Il me sourit candidement avant de faire sautiller ses sourcils. Comment pouvais-je lui tenir rigueur? Mon ami aimait tellement me taquiner, surtout lorsque je mordais à l'hameçon.

— On recommence? me suggéra Gabriel.

— OK! On recommence.

Un peu de temps encore, nous demeurâmes à observer le forgeron frapper sur l'enclume pour y faire jaillir un brasillement d'étincelles. Un peu de temps encore, seulement un peu, pour admirer ces flammèches d'or retomber en silence et disparaître comme par magie.

Puis il fallait que je rentre au bercail pour aider mon paternel sur la ferme. À huit ans, je pouvais participer en trayant les vaches, en nourrissant les poules, en sarclant les jardins de fleurs et de légumes... D'aussi loin que je me souviens, Mme Doucet ou Mme Blanchard venaient faire certaines corvées tous les jours pour ensuite me les enseigner. Elles me considéraient comme leur propre fille et, grâce à leur générosité, j'apprenais tout ce qu'une jeune fille devait savoir pour devenir une ménagère exemplaire. Eh oui! tout comme Gabriel, j'étais orpheline de mère depuis ma naissance. Nos deux pères étant de grands compagnons, Gabriel et moi avions grandi ensemble comme frère et sœur.

Il nous fallait traverser le village pour nous rendre chez moi. Sur le grand chemin où nous déambulions en ricanant se dressaient, de part et d'autre, de jolies maisons construites en madriers de chêne ou de châtaignier et semblables à celles des ancêtres de la Normandie au règne des rois Henri. Elles possédaient toutes un toit de chaume, des fenêtres à lucarnes et un pignon au-dessus de la porte d'entrée. Durant les belles journées chaudes, il n'était pas rare de voir assises sous les portiques des femmes et leurs filles coiffées de bonnets plus blancs que la neige et vêtues de tuniques bleues, rouges ou vertes. Alors que le souper mijotait sur le feu dans les âtres des chaumières, elles filaient, quenouille en main, le lin ou le chanvre doré. Les portes demeuraient souvent grandes ouvertes pour laisser l'air salin se marier aux arômes des chaudronnées et pour entendre aussi d'autres voix féminines à l'intérieur bavarder ou chanter en harmonie avec le bruit des navettes sur les métiers à tisser.

Dès que le père Charles sortit de l'église, une ribambelle d'enfants accoururent vers lui pour lui embrasser les mains. Gabriel et moi fîmes de même. Nous étions tous curieux de découvrir ce que le missionnaire extirperait de sa poche cette fois-ci.

— Aaaaah! poussa en un soupir le père Charles d'une voix ténébreuse en brandissant devant nos yeux écarquillés de stupéfaction une marionnette miniature en forme de squelette. Les enfants, écoutez. Je suis Éternité. Tu es cendres. Tu es poussière. Que le Ciel t'entende... sinon l'enfer!

— Ooooooh! de concert nous nous exclamâmes.

— Mais qui est Éternité? lui posa Roseline.

— Dieu notre créateur est Éternité. Mais dans ma petite histoire, je parlais du temps qui ne finit jamais, répondit gentiment le prêtre.

— Jamais comme beaucoup, beaucoup de jours? s'enquit Jean-Baptiste.

— Et beaucoup, beaucoup de nuits? renchérit son frère Napoléon.

— Et plus encore, ajouta le curé.

— Plus encore comme quoi? demanda Marie-Ange, qui serrait contre son cœur une poupée de chiffon.

Le père Charles tourna son regard vers la rivière Gaspereau qui se jetait dans le bassin des Mines et il invita les gamins à faire de même.

— Imaginez, les enfants, cette étendue d'eau là-bas. Imaginez son immensité.

Sans dire un mot, nous acquiesçâmes tous de la tête, impressionnés par ce nouveau concept de l'éternité.

— Imaginez qu'il n'y ait plus d'eau sur la Terre... seulement un immense trou. Tous les siècles, c'est-à-dire tous les cent ans, un ange vient y verser une goutte d'eau. Et lorsque le trou serait plein comme la mer, l'éternité, mes chers enfants, ne serait pas encore commencée.

Le père Charles se retourna pour étudier notre réaction. Nous demeurâmes là, bouche bée, mi-apeurés, mi-étonnés.

— N'ayez crainte, mes enfants. Soyez bons et aimez-vous les uns les autres et le Ciel vous entendra.

Puis, d'un geste paternel, il nous bénit avant d'aller son chemin, alors que, sous les portiques, les femmes se levaient tour à tour pour le saluer au passage.

Quant à Gabriel et moi, nous courûmes jusqu'à la ferme de mon père, certes la plus vaste et la plus riche du hameau, et flanquée sur le versant d'un coteau face à la mer. D'énormes sycomores près de la porte principale couronnée de chèvrefeuille créaient de l'ombre fraîche. Et là, sous le porche rustique, des bancs grossièrement sculptés invitaient à s'y reposer tout en admirant le sentier qui menait dans l'immense verger pour disparaître par la suite dans la prairie verdoyante. Non loin de la chaumière, près du plus petit hangar et sous un autre sycomore, une ruche bourdonnait d'abeilles laborieuses. Voilà ce que les voyageurs apercevaient lorsqu'ils traversaient la campagne.

Et sur cette route bordée d'ormeaux, à quelques pas de ma maison, Gabriel s'arrêta le premier devant la niche carrée qui abritait une statue de la Vierge Marie. Il se signa. Je fis de même avant d'entraîner mon ami d'enfance un peu plus loin au pied de la colline. Dans ce lieu, un puits recouvert de mousse regorgeait d'une eau froide et délicieuse. Je décrochai le seau à son gros clou pour le plonger dans la cavité afin d'y recueillir ce pur et rafraîchissant breuvage de la nature. Une fois notre soif étanchée, Gabriel m'aida à remplir les abreuvoirs pour les animaux.

— Évie, veux-tu qu'on aille voir si les colombes ont caché un trésor dans leur nid? me demanda Gabriel en raccrochant le seau. Et si on trouve quelque chose, on doit faire un vœu pour nous porter chance.

Depuis que le notaire René Leblanc, que tous les enfants du village appelaient affectueusement «papi», avait raconté cette légende d'un trésor aux pouvoirs magiques, nous avons souvent fouillé les nids par la suite pour y chercher cette pierre enchantée, mais, hélas, sans succès.

— C'est une bonne idée, Gabriel, mais avant il faut que je vérifie si Mme Doucet a besoin d'aide dans la maison. Viens-tu avec moi ?

Effectivement, la mère Doucet était heureuse de nous voir arriver. Pendant que je balayais le plancher de la pièce principale, elle demanda à mon compagnon d'aller vider les deux gros récipients de déchets de table et de pelures de fruits et de légumes dans la porcherie pour nourrir les cochons. Les petites corvées terminées, la gentille dame nous donna congé.

— Allez, les enfants ! On n'est jeune qu'une seule fois dans la vie ! Profitez de ces quelques années qu'il vous reste avant que le poids des responsabilités des grandes personnes ne vous pèse sur les épaules !

— Merci, madame Doucet, lui dis-je en sortant de la maison, suivie de Gabriel qui la remercia à son tour.

Et, d'un pas décidé, nous nous dirigeâmes vers le nord où toutes les longues bâtisses aux toits de chaume, tels les granges et les hangars, avaient été érigés pour protéger la maison du mauvais temps. Dans un de ces abris, mon père remisait la charrette aux larges roues, la charrue antique, les herses et tout le reste. Tout à côté se trouvait la bergerie pour les moutons et la soue pour les cochons. Un peu plus loin, il y avait la basse-cour où dindons, poules et poussins

cohabitaient. Et, bien sûr, le coq, ce magnifique et indispensable réveille-matin depuis la nuit des temps.

Arrivés à la première grange dans laquelle l'effluve du trèfle fané persistait toujours, nous grimpâmes à la hâte la vieille échelle jusqu'au fenil et tout doucement nous nous approchâmes d'un nid moelleux vide de ses occupants.

— Oh, regarde, Évie! Il y a quelque chose qui brille là-dedans!

— C'est quoi? chuchotai-je pour ne pas effrayer un couple de colombes qui roucoulaient à l'autre bout de la grange.

— Je ne sais pas, mais ça ressemble à une pierre précieuse, dit-il tout excité en extirpant le trésor de sa cache.

C'était effectivement une petite pierre nacrée en forme de cœur.

— Évie, ferme tes yeux! m'ordonna Gabriel. Il nous faut faire un vœu maintenant.

— Un vœu qui nous concerne tous les deux? lui demandai-je, pour graver mon désir de fidélité et d'amitié en prenant dans mes mains celles de Gabriel.

— Oui, oui, c'est une bonne idée, agréa mon ami d'une voix mélodieuse.

Et pendant que nous gardions un pieux silence afin de formuler notre vœu solennel, la girouette juchée sur le toit criait au gré du vent, ce qui nous fit glousser, les yeux toujours fermés.

— Je veux que nous restions amis pour toujours, commença Gabriel.

— Pour l'éternité, ajoutai-je, me rappelant ce qu'avait dit le père Charles plus tôt dans la journée. Mais qu'est-ce qu'il y a après l'éternité, Gabriel? Le sais-tu, toi?

J'ouvris mes yeux marron sur le regard émeraude de Gabriel qui me contempla avec cette tendresse évocatrice qui m'allait droit au cœur.

— Non, je ne le sais pas plus que toi, mais s'il y a quelque chose après l'éternité, je voudrais que tu sois là avec moi. Qu'en penses-tu, Évangéline?

Rares étaient les fois où Gabriel m'appelait par mon prénom. Soit qu'il avait de la peine, soit qu'il avait terriblement peur, soit qu'il était trop impressionné au point d'être ému jusqu'aux larmes.

— Alors, Gabriel, mon ami... notre vœu serait-il d'être ensemble jusqu'après l'éternité?

Un large sourire illumina aussitôt son beau visage aux traits si bien dessinés.

— Oui! Soyons ensemble jusqu'après l'éternité! réaffirma-t-il avec conviction. Mais, Évie, pour cela, il ne faudra jamais perdre notre pierre précieuse et garder le secret pour toujours, conclut-il en me donnant notre petit trésor opalin. Garde-la, Évie! Moi, je risquerais de la perdre. Et si je la perdais, notre souhait ne se réaliserait jamais.

— OK! acceptai-je en sortant de ma poche de tunique mon petit mouchoir pour envelopper soigneusement la jolie pierre. Je te promets, Gabriel, d'en prendre bien soin, murmurai-je en fourrant au fond de ma cache notre émouvant secret.

Dans nos deux cœurs d'enfant, nous étions unis, à jamais jusqu'après l'éternité, peu importe ce qui arriverait. Tel était notre pacte de fidélité à la vie à la mort.

— Bon ! s'exclama Gabriel en se glissant vers l'échelle étroite. Je dois rentrer chez moi pour aider papounet à la forge.

Prudemment, nous descendîmes du fenil pour sortir de la grange en imitant les roucoulandes des colombes amoureuses.

— Rrrou, rrrou, rrrou ! me salua Gabriel avant de partir chez lui en sautillant.

— Rrrou, rrrou, rrrou ! lui répondis-je, puis je rentrai à la maison en chantant.

À la tombée du jour, avant de rejoindre mon père aux portes des granges pour encourager les bestiaux repus d'une végétation luxuriante de nos pâtures à rentrer pour la nuit, j'avais fabriqué une pochette dans une retaille de tissu dans laquelle j'avais caché le joyau aux pouvoirs magiques. J'avais aussi minutieusement tressé un cordonnnet pour mon gousset. Notre trésor en sécurité sous mon matelas de plumes, je pouvais maintenant vaquer à mes autres occupations.

Souvent, le dimanche après la messe, papi Leblanc, père d'une vingtaine d'enfants et grand-père de plusieurs marmots, invitait la jeunesse chez lui pour lui raconter des histoires de loups-garous ou de lutins. Petits et grands aimaient beaucoup écouter ses récits. Nous étions suspendus à ses lèvres. Que de fois nous fit-il voyager et rêver dans le temps ! Des histoires aussi incroyables que cette fable de Noël où la génisse et le bœuf recevaient le privilège du langage pour un jour seulement par an ; ou ce remède étrange contre les

fièvres, qui était de porter à son cou une araignée emprisonnée dans une écale de noix. Et que dire des facultés prodigieuses d'un fer à cheval accroché au mur l'ouverture vers le haut et du trèfle à quatre feuilles ?

— Quatre feuilles ! s'était étonné Raoul. Je n'ai jamais vu un trèfle à quatre feuilles.

— C'est très rare, Raoul, lui avait répondu calmement le notaire. En fait, les trois feuilles du trèfle représentent la foi, l'espoir et l'amour. Mais si tu en trouves un à quatre feuilles, eh bien, cette dernière t'apporterait de la chance.

Mais l'histoire qui nous avait le plus impressionnés était celle du nouveau-né Létiche, mort sans baptême. Il semblerait que son esprit innocent erre depuis à la recherche d'un miracle pour qu'il puisse entrer dans le royaume des cieux. Chaque nuit, il pénétrerait dans les chaumières du village pour embrasser les lèvres des enfants endormis, aspirant ainsi leur souffle de pureté pouvant effacer la tache originelle sur son âme.

Ah ! les saisons de notre jeunesse !

Les jeux d'enfants se multiplièrent comme autant de rires, de sourires et même de larmes qui fleurissaient notre quotidien. Et combien de fois Gabriel et moi avons-nous joué à cache-cache en été dans les granges ou glissé en traîneau sur les collines enneigées en hiver ! Comme en ce magnifique dimanche de février...

— Tiens-toi bien après moi, Évie ! On va descendre très vite cette fois-ci !

Je m'agrippai solidement à son manteau de laine et, comme un coup de vent, nous dévalâmes le versant immaculé.

— Attention, Gabriel! Tu vas foncer dans notre beau bonhomme de neige!

Trop tard! Notre création de cristaux laiteux explosa sous l'impact de notre brusque arrivée.

— Tu as fait exprès, Gabriel Lajeunesse! lui criai-je, fâchée.

— Je le sais, avoua-t-il en riant aux éclats.

— Tu n'es pas drôle du tout, Gabriel! On a beaucoup travaillé pour le faire beau et grand.

Mon compagnon s'arrêta de rire pour étudier les émotions qui traversaient mon visage.

— Évie! On s'envole au ciel maintenant? me proposa-t-il pour me consoler.

Je le dévisageai alors qu'il me souriait jusqu'à ce que je me calme... en quelques secondes... comme d'habitude.

— OK! acceptai-je.

Aussitôt accordés, Gabriel et moi nous roulâmes sur le dos et, de nos bras en mouvement, nous formâmes instantanément des ailes d'ange.

De toute évidence, nous demeurions inséparables, peu importe les couleurs variables de nos tempéraments. Les mois se changèrent en saisons et les saisons, en années.

— Gabriel, pourquoi me préfères-tu aux autres filles du village ? lui demandai-je un jour, troublée par son regard sur moi qui s'était transformé depuis un certain temps. J'ai constaté dernièrement que plusieurs filles, d'ailleurs, tentent par tous les moyens d'attirer ton attention.

Mon ami me sourit avant de prendre mes mains dans les siennes. Je sentis soudainement monter en moi un je ne sais quoi. Mes cils se perlèrent aussitôt d'émotions inédites.

— Évie, je suis bien avec toi, me répondit-il tendrement. Pourquoi chercherais-je chez les autres filles du village le bonheur alors que je te connais depuis toujours ? Je t'aime, Évie. Je t'aime vraiment.

— Pourquoi ?

Cette question sortit de ma bouche spontanément. Je rougis tout en baissant le front. Gabriel souleva mon menton de sa douce main. Son suave regard se souda au mien terriblement ému.

— Je ne sais pas, Évie. Je t'aime comme ça. Je ne me pose pas de questions. Je le vis tout simplement. Mais toi, m'aimes-tu ?

— Oh ! oui, Gabriel, je t'aime comme toi tu m'aimes, avouai-je d'une voix étranglée par cette complicité incommensurable.

Or ce temps enchanteur que l'on appelle l'enfance devait nécessairement un jour changer de saison. Gabriel et moi avions grandi depuis notre naissance comme frère et sœur. Avec les années, ce sentiment fraternel s'était converti doucement en tendre amitié. Puis un jour, à l'aurore de mes dix-sept printemps, mon cœur battait d'amour pour lui, et lui n'avait d'yeux que pour moi. Bien

sûr, chaque fois que papouet nous surprenait à rougir de bonheur amoureux, il ne manquait pas de nous taquiner :

— Hé, hé! les enfants, j’entends déjà la cloche de notre église carillonner!